

## HUGO &amp; l'HISTOIRE &amp; son histoire

Quelques versions de Waterloo

*En 1837, Hugo ne veut pas aller à Waterloo, il écrit à Adèle du champ de bataille de Crécy : « Waterloo m'est plus odieux que Crécy. (...) J'irai voir Waterloo quand un souffle venu de France aura jeté bas ce lion flamand à qui Saint Louis avait déjà arraché les ongles, les dents, la langue et la couronne, et aura posé sur son piédestal un oiseau français quelconque, aigle ou coq, peu m'importe. » C'est en réponse à cette lettre que sera érigée la colonne près de la ferme de la Belle-Alliance.*

*Ne pas être allé à Waterloo n'empêche pas Hugo d'en parler abondamment.*

*En 1840, pour le retour des cendres de Napoléon Ier, il écrit Le Retour de l'Empereur dont les deux dernières strophes sont consacrées à Waterloo :*

Nul homme en ta marche hardie  
 N'a vaincu ton bras calme et fort;  
 À Moscou, ce fut l'incendie;  
 À Waterloo, ce fut le sort.  
 Que t'importe que l'Angleterre  
 Fasse parler un bloc de pierre  
 Dans ce coin fameux de la terre  
 Où Dieu brisa Napoléon,  
 Et, sans qu'elle-même ose y croire,  
 Fasse attester devant l'histoire  
 Le mensonge d'une victoire  
 Par le fantôme d'un lion ?  
 Oh! qu'il tremble, au vent qui s'élève,  
 Sur son piédestal incertain,  
 Ce lion chancelant qui rêve,  
 Debout dans le champ du destin  
 Nous repasserons dans sa plaine!  
 Laisse-le donc conter sa haine  
 Et répandre son ombre vaine  
 Sur tes braves ensevelis !  
 Quelque jour, – et je l'attends d'elle

Ton aigle, à nos drapeaux fidèle,

Le soufflera d'un coup d'aile

En s'en allant vers Austerlitz.

*En 1852, ce sont Les Châtiments et, en particulier L'Expiation. Hugo fait plusieurs essais pour ce vers si célèbre :*

*Waterloo ! Waterloo ! champ noir ! tragique plaine !*

*Waterloo ! Waterloo ! morne et tragique plaine !*

*Waterloo ! Waterloo ! champ maudit ! morne plaine !      Avant de parvenir enfin à la version définitive :*

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !

Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,

Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,

La pâle mort mêlait les sombres bataillons.

D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.

Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance

Tu désertais, victoire, et le sort était las.

Ô Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !

Car ces derniers soldats de la dernière guerre

Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,

Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,

Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

...

Et cette plaine, hélas, où l'on rêve aujourd'hui,

Vit fuir ceux devant qui l'univers avait fui !

Quarante ans sont passés, et ce coin de la terre,

Waterloo, ce plateau funèbre et solitaire,

Ce champ sinistre où Dieu mêla tant de néants,

Tremble encor d'avoir vu la fuite des géants !

*Enfin, le 18 mai 1861, pour l'anniversaire de la mort de l'Empereur, il se décide enfin et arrive à Mont-Saint-Jean où il terminera Les Misérables et y insérera le champ de bataille, comme on le sait. Il écrit :*

Le lion de Waterloo, point culminant de tout ce large horizon, a cette particularité qu'il coupe les orages en deux et les partage, selon le vent, tantôt entre Ohain et Plancenoit, tantôt entre la Hulpe et Braine-l'Alleud. Chose remarquable, depuis un demi--siècle qu'il est là, debout, masse de fer énorme, sans paratonnerre, sans défense, à la pointe d'une cime de cent cinquante pieds de haut, au milieu des nuages, jamais l'éclair ne l'a touché. Il semble qu'il ne court aucun risque d'être renversé de ce côté-là. Serait-ce que le tonnerre du ciel sait que cette besogne est réservée au tonnerre de la terre ?

De cette bataille gagnée par le hasard, on a fait une bataille gagnée par les hommes. Faute grave. Faute plus grave encore, à l'erreur on a ajouté un monument. Où Dieu n'avait fait qu'une plaine et n'avait jeté qu'une leçon, les hommes ont mis une montagne et un lion. Fausse montagne, faux lion. La montagne n'est pas en roche et le lion n'est pas en bronze. Dans cet argile, façonnée en hauteur, dans cette fonte, peinte en airain, dans cette grandeur fausse, on sent la petitesse. Ce n'est pas un lieu, c'est un décor.

*Le 5 mai 1871, il revient encore à ce sujet dans un poème qui se retrouvera dans L'Année terrible :*

[...]

Un jour, moi qui ne crains l'approche d'aucun spectre,

J'allai voir le lion de Waterloo. Je vins

Jusqu'à la sombre plaine à travers les ravins ;

C'était l'heure où le jour chasse le crépuscule ;

J'arrivai; je marchai droit au noir monticule.

Indigné, j'y montai; car la gloire du sang,

Du glaive et de la mort me laisse frémissant.

Le lion se dressait sur la plaine muette;

Je regardais d'en bas sa haute silhouette;

Son immobilité défiait l'infini;

On sentait que ce fauve, au fond des cieux banni,

Relégué dans l'azur, fier de sa solitude,

Portait un souvenir affreux sans lassitude;

Farouche, il était là, ce témoin de l'affront.

Je montais, et son ombre augmentait sur mon front.

Et tout en gravissant vers l'âpre plate-forme,

Je disais : Il attend que la terre s'endorme ;

Mais il est implacable; et, la nuit, par moment

Ce bronze doit jeter un sourd rugissement;

Et les hommes, fuyant ce champ visionnaire,

Doutent si c'est un monstre ou si c'est le tonnerre.  
J'arrivai jusqu'à lui, pas à pas m'approchant...  
J'attendais une foudre et j'entendis un chant.  
Une humble voix sortait de cette bouche énorme.  
Dans cette espèce d'ancre effroyable et difforme.  
Un rouge-gorge était venu faire son nid;  
Le doux passant ailé que le printemps bénit,  
Sans peur dans la mâchoire affreusement levée,  
Entre ces dents d'airain avait mis sa couvée;  
Et l'oiseau gazouillait dans le lion pensif.  
Le mont tragique était debout comme un récif  
Dans la plaine jadis de tant de sang vermeille;  
Et comme je songeais, pâle et prêtant l'oreille,  
Je sentis un esprit profond me visiter,  
Et, peuples, je compris que j'entendais chanter  
L'espoir dans ce qui fut le désespoir naguère,  
Et la paix dans la gueule horrible de la guerre.

---

Les morts de Napoléon III : *Les Châtiments*

Aux morts du 4 décembre

Jouissez du repos que vous donne le maître.  
Vous étiez autrefois des coeurs troublés peut-être,  
Qu'un vain songe poursuit ;  
L'erreur vous tourmentait, ou la haine, ou l'envie ;  
Vos bouches, d'où sortait la vapeur de la vie,  
Étaient pleines de bruit.  
Faces confusément l'une à l'autre apparues,  
Vous alliez et veniez en foule dans les rues,  
Ne vous arrêtant pas,

Inquiets comme l'eau qui coule des fontaines,  
Tous, marchant au hasard, souffrant les mêmes peines,  
Mêlant les mêmes pas.  
Peut-être un feu creusait votre tête embrasée,  
Projets, espoirs, briser l'homme de l'Élysée,  
L'homme du Vatican,  
Verser le libre esprit à grands flots sur la terre ;  
Car dans ce siècle ardent toute âme est un cratère  
Et tout peuple un volcan.  
Vous aimiez, vous aviez le coeur lié de chaînes,  
Et le soir vous sentiez, livrés aux craintes vaines,  
Pleins de soucis poignants,  
Ainsi que l'océan sent remuer ses ondes,  
Se soulever en vous mille vagues profondes  
Sous les cieus rayonnants.  
Tous, que vous fussiez, tête ardente, esprit sage,  
Soit qu'en vos yeux brillât la jeunesse, ou que l'âge  
Vous prît et vous courbât,  
Que le destin pour vous fût deuil, énigme ou fête,  
Vous aviez dans vos coeurs l'amour, cette tempête,  
La douleur, ce combat.  
Grâce au quatre décembre, aujourd'hui, sans pensée,  
Vous gisez étendus dans la fosse glacée  
Sous les linceuls épais ;  
Ô morts, l'herbe sans bruit croît sur vos catacombes,  
Dormez dans vos cercueils ! taisez-vous dans vos tombes !  
L'empire, c'est la paix.

*Victor Hugo, Les châtimens*

---

La mort et LEOPOLDINE

## A celle qui est voilée

Tu me parles du fond d'un rêve  
Comme une âme parle aux vivants.  
Comme l'écume de la grève,  
Ta robe flotte dans les vents.  
Je suis l'algue des flots sans nombre,  
Le captif du destin vainqueur ;  
Je suis celui que toute l'ombre  
Couvre sans éteindre son cœur.  
Mon esprit ressemble à cette île,  
Et mon sort à cet océan ;  
Et je suis l'habitant tranquille  
De la foudre et de l'ouragan.  
Je suis le proscrit qui se voile,  
Qui songe, et chante, loin du bruit,  
Avec la chouette et l'étoile,  
La sombre chanson de la nuit.  
Toi, n'es-tu pas, comme moi-même,  
Flambeau dans ce monde âpre et vil,  
Ame, c'est-à-dire problème,  
Et femme, c'est-à-dire exil ?  
Sors du nuage, ombre charmante.  
O fantôme, laisse-toi voir !  
Sois un phare dans ma tourmente,  
Sois un regard dans mon ciel noir !  
Cherche-moi parmi les mouettes !  
Dresse un rayon sur mon récif,  
Et, dans mes profondeurs muettes,  
La blancheur de l'ange pensif !

Sois l'aile qui passe et se mêle  
Aux grandes vagues en courroux.  
Oh, viens ! tu dois être bien belle,  
Car ton chant lointain est bien doux ;  
Car la nuit engendre l'aurore ;  
C'est peut-être une loi des cieux  
Que mon noir destin fasse éclore  
Ton sourire mystérieux !  
Dans ce ténébreux monde où j'erre,  
Nous devons nous apercevoir,  
Toi, toute faite de lumière,  
Moi, tout composé de devoir !  
Tu me dis de loin que tu m'aimes,  
Et que, la nuit, à l'horizon,  
Tu viens voir sur les grèves blêmes  
Le spectre blanc de ma maison.  
Là, méditant sous le grand dôme,  
Près du flot sans trêve agité,  
Surprise de trouver l'atome  
Ressemblant à l'immensité,  
Tu compares, sans me connaître,  
L'onde à l'homme, l'ombre au banni,  
Ma lampe étoilant ma fenêtre  
A l'astre étoilant l'infini !  
Parfois, comme au fond d'une tombe,  
Je te sens sur mon front fatal,  
Bouche de l'Inconnu d'où tombe  
Le pur baiser de l'Idéal.  
A ton souffle, vers Dieu poussées,  
Je sens en moi, douce frayeur,

Frissonner toutes mes pensées,  
Feuilles de l'arbre intérieur.  
Mais tu ne veux pas qu'on te voie ;  
Tu viens et tu fuis tour à tour ;  
Tu ne veux pas te nommer joie,  
Ayant dit : Je m'appelle amour.  
Oh ! fais un pas de plus ! Viens, entre,  
Si nul devoir ne le défend ;  
Viens voir mon âme dans son antre,  
L'esprit lion, le coeur enfant ;  
Viens voir le désert où j'habite  
Seul sous mon plafond effrayant ;  
Sois l'ange chez le cénobite,  
Sois la clarté chez le voyant.  
Change en perles dans mes décombres  
Toutes mes gouttes de sueur !  
Viens poser sur mes oeuvres sombres  
Ton doigt d'où sort une lueur !  
Du bord des sinistres ravines  
Du rêve et de la vision,  
J'entrevois les choses divines... -  
Complète l'apparition !  
Viens voir le songeur qui s'enflamme  
A mesure qu'il se détruit,  
Et, de jour en jour, dans son âme  
A plus de mort et moins de nuit !  
Viens ! viens dans ma brume hagarde,  
Où naît la foi, d'où l'esprit sort,  
Où confusément je regarde  
Les formes obscures du sort.

Tout s'éclaire aux lueurs funèbres ;  
Dieu, pour le penseur attristé,  
Ouvre toujours dans les ténèbres  
De brusques gouffres de clarté.  
Avant d'être sur cette terre,  
Je sens que jadis j'ai plané ;  
J'étais l'archange solitaire,  
Et mon malheur, c'est d'être né.  
Sur mon âme, qui fut colombe,  
Viens, toi qui des cieux as le sceau.  
Quelquefois une plume tombe  
Sur le cadavre d'un oiseau.  
Oui, mon malheur irréparable,  
C'est de pendre aux deux éléments,  
C'est d'avoir en moi, misérable,  
De la fange et des firmaments !  
Hélas ! hélas ! c'est d'être un homme ;  
C'est de songer que j'étais beau,  
D'ignorer comment je me nomme,  
D'être un ciel et d'être un tombeau !  
C'est d'être un forçat qui promène  
Son vil labeur sous le ciel bleu ;  
C'est de porter la hotte humaine  
Où j'avais vos ailes, mon Dieu !  
C'est de traîner de la matière ;  
C'est d'être plein, moi, fils du jour,  
De la terre du cimetière,  
Même quand je m'écrie : Amour !

*Victor Hugo, Les contemplations*

## Demain, dès l'aube...

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,  
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.  
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.  
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.  
Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,  
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,  
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,  
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.  
Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,  
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,  
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe  
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

*Victor Hugo, extrait du recueil «Les Contemplations»*

---

POUR ELARGIR : LAMARTINE

Alphonse de LAMARTINE (1790-1869)

## Pensée des morts

Voilà les feuilles sans sève  
Qui tombent sur le gazon,  
Voilà le vent qui s'élève  
Et gémit dans le vallon,  
Voilà l'errante hirondelle .  
Qui rase du bout de l'aile :  
L'eau dormante des marais,  
Voilà l'enfant des chaumières  
Qui glane sur les bruyères  
Le bois tombé des forêts.

L'onde n'a plus le murmure ,  
Dont elle enchantait les bois ;  
Sous des rameaux sans verdure.  
Les oiseaux n'ont plus de voix ;  
Le soir est près de l'aurore,  
L'astre à peine vient d'éclorre  
Qu'il va terminer son tour,  
Il jette par intervalle  
Une heure de clarté pâle  
Qu'on appelle encore un jour.

L'aube n'a plus de zéphire  
Sous ses nuages dorés,  
La pourpre du soir expire  
Sur les flots décolorés,  
La mer solitaire et vide  
N'est plus qu'un désert aride  
Où l'oeil cherche en vain l'esquif,  
Et sur la grève plus sourde  
La vague orageuse et lourde  
N'a qu'un murmure plaintif.

La brebis sur les collines  
Ne trouve plus le gazon,  
Son agneau laisse aux épines  
Les débris de sa toison,  
La flûte aux accords champêtres  
Ne réjouit plus les hêtres  
Des airs de joie ou d'amour,

Toute herbe aux champs est glanée :

Ainsi finit une année,

Ainsi finissent nos jours !

C'est la saison où tout tombe

Aux coups redoublés des vents ;

Un vent qui vient de la tombe

Moissonne aussi les vivants :

Ils tombent alors par mille,

Comme la plume inutile

Que l'aigle abandonne aux airs,

Lorsque des plumes nouvelles

Viennent réchauffer ses ailes

A l'approche des hivers.

C'est alors que ma paupière

Vous vit pâlir et mourir,

Tendres fruits qu'à la lumière

Dieu n'a pas laissé mûrir !

Quoique jeune sur la terre,

Je suis déjà solitaire

Parmi ceux de ma saison,

Et quand je dis en moi-même :

Où sont ceux que ton coeur aime ?

Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,

Mon pied la sait ; la voilà !

Mais leur essence divine,

Mais eux, Seigneur, sont-ils là ?

Jusqu'à l'indien rivage  
Le ramier porte un message  
Qu'il rapporte à nos climats ;  
La voile passe et repasse,  
Mais de son étroit espace  
Leur âme ne revient pas.

Ah ! quand les vents de l'automne  
Sifflent dans les rameaux morts,  
Quand le brin d'herbe frissonne,  
Quand le pin rend ses accords,  
Quand la cloche des ténèbres  
Balance ses glas funèbres,  
La nuit, à travers les bois,  
A chaque vent qui s'élève,  
A chaque flot sur la grève,  
Je dis : N'es-tu pas leur voix?

Du moins si leur voix si pure  
Est trop vague pour nos sens,  
Leur âme en secret murmure  
De plus intimes accents ;  
Au fond des coeurs qui sommeillent,  
Leurs souvenirs qui s'éveillent  
Se pressent de tous côtés,  
Comme d'arides feuillages  
Que rapportent les orages  
Au tronc qui les a portés !

C'est une mère ravie

A ses enfants dispersés,  
Qui leur tend de l'autre vie  
Ces bras qui les ont bercés ;  
Des baisers sont sur sa bouche,  
Sur ce sein qui fut leur couche  
Son coeur les rappelle à soi ;  
Des pleurs voilent son sourire,  
Et son regard semble dire :  
Vous aime-t-on comme moi ?

C'est une jeune fiancée  
Qui, le front ceint du bandeau,  
N'emporta qu'une pensée  
De sa jeunesse au tombeau ;  
Triste, hélas ! dans le ciel même,  
Pour revoir celui qu'elle aime  
Elle revient sur ses pas,  
Et lui dit : Ma tombe est verte !  
Sur cette terre déserte  
Qu'attends-tu ? Je n'y suis pas !

C'est un ami de l'enfance,  
Qu'aux jours sombres du malheur  
Nous prêta la Providence  
Pour appuyer notre cœur ;  
Il n'est plus ; notre âme est veuve,  
Il nous suit dans notre épreuve  
Et nous dit avec pitié :  
Ami, si ton âme est pleine,  
De ta joie ou de ta peine

Qui portera la moitié ?

C'est l'ombre pâle d'un père  
Qui mourut en nous nommant ;  
C'est une soeur, c'est un frère,  
Qui nous devance un moment ;  
Sous notre heureuse demeure,  
Avec celui qui les pleure,  
Hélas ! ils dormaient hier !  
Et notre coeur doute encore,  
Que le ver déjà dévore  
Cette chair de notre chair !

L'enfant dont la mort cruelle  
Vient de vider le berceau,  
Qui tomba de la mamelle  
Au lit glacé du tombeau ;  
Tous ceux enfin dont la vie  
Un jour ou l'autre ravie,  
Emporte une part de nous,  
Murmurent sous la poussière :  
Vous qui voyez la lumière,  
Vous souvenez-vous de nous ?

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême  
Mânes chéris de quiconque a des pleurs !  
Vous oublier c'est s'oublier soi-même :  
N'êtes-vous pas un débris de nos coeurs ?

En avançant dans notre obscur voyage,

Du doux passé l'horizon est plus beau,  
En deux moitiés notre âme se partage,  
Et la meilleure appartient au tombeau !

Dieu du pardon ! leur Dieu ! Dieu de leurs pères !  
Toi que leur bouche a si souvent nommé !  
Entends pour eux les larmes de leurs frères !  
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé !

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,  
Ils ont souri quand tu les as frappés !  
Ils ont crié : Que ta main soit bénie !  
Dieu, tout espoir ! les aurais-tu trompés ?

Et cependant pourquoi ce long silence ?  
Nous auraient-ils oubliés sans retour ?  
N'aiment-ils plus ? Ah ! ce doute t'offense !  
Et toi, mon Dieu, n'es-tu pas tout amour ?

Mais, s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,  
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,  
De tes desseins nous devancerions l'heure,  
Avant ton jour nous volerions vers eux.

Où vivent-ils ? Quel astre, à leur paupière  
Répand un jour plus durable et plus doux ?  
Vont-ils peupler ces îles de lumière ?  
Ou planent-ils entre le ciel et nous ?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme ?

Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,  
Ces noms de soeur et d'amante et de femme ?  
A ces appels ne répondront-ils pas ?

Non, non, mon Dieu, si la céleste gloire  
Leur eût ravi tout souvenir humain,  
Tu nous aurais enlevé leur mémoire ;  
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain ?

Ah ! dans ton sein que leur âme se noie !  
Mais garde-nous nos places dans leur cœur ;  
Eux qui jadis ont goûté notre joie,  
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur ?

Etends sur eux la main de ta clémence,  
Ils ont péché; mais le ciel est un don !  
Ils ont souffert; c'est une autre innocence !  
Ils ont aimé; c'est le sceau du pardon !

Ils furent ce que nous sommes,  
Poussière, jouet du vent !  
Fragiles comme des hommes,  
Faibles comme le néant !  
Si leurs pieds souvent glissèrent,  
Si leurs lèvres transgressèrent  
Quelque lettre de ta loi,  
Ô Père! ô juge suprême !  
Ah ! ne les vois pas eux-mêmes,  
Ne regarde en eux que toi !

Si tu scrutes la poussière,  
Elle s'enfuit à ta voix !  
Si tu touches la lumière,  
Elle ternira tes doigts !  
Si ton oeil divin les sonde,  
Les colonnes de ce monde  
Et des cieux chancelleront :  
Si tu dis à l'innocence :  
Monte et plaide en ma présence !  
Tes vertus se voileront.

Mais toi, Seigneur, tu possèdes  
Ta propre immortalité !  
Tout le bonheur que tu cèdes  
Accroît ta félicité !  
Tu dis au soleil d'éclore,  
Et le jour ruisselle encore !  
Tu dis au temps d'enfanter,  
Et l'éternité docile,  
Jetant les siècles par mille,  
Les répand sans les compter !

Les mondes que tu ré pares  
Devant toi vont rajeunir,  
Et jamais tu ne sé pares  
Le passé de l'avenir ;  
Tu vis ! et tu vis ! les âges,  
Inégaux pour tes ouvrages,  
Sont tous égaux sous ta main ;  
Et jamais ta voix ne nomme,

Hélas ! ces trois mots de l'homme :

Hier, aujourd'hui, demain !

Ô Père de la nature,

Source, abîme de tout bien,

Rien à toi ne se mesure,

Ah ! ne te mesure à rien !

Mets, à divine clémence,

Mets ton poids dans la balance,

Si tu pèses le néant !

Triomphe, à vertu suprême !

En te contemplant toi-même,

Triomphe en nous pardonnant !

Alphonse de LAMARTINE (1790-1869) (*Harmonies poétiques et religieuses*)

#### L'automne

Salut ! bois couronnés d'un reste de verdure !

Feuillages jaunissants sur les gazons épars !

Salut, derniers beaux jours ! Le deuil de la nature  
Convient à la douleur et plaît à mes regards !

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire,

J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,

Ce soleil pâissant, dont la faible lumière

Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois !

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,

A ses regards voilés, je trouve plus d'attraits,

C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire

Des lèvres que la mort va fermer pour jamais !

Ainsi, prêt à quitter l'horizon de la vie,  
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,  
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie  
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui !

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,  
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau ;  
L'air est si parfumé ! la lumière est si pure !  
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau !

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie  
Ce calice mêlé de nectar et de fiel !  
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,  
Peut-être restait-il une goutte de miel ?

Peut-être l'avenir me gardait-il encore  
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu ?  
Peut-être dans la foule, une âme que j'ignore  
Aurait compris mon âme, et m'aurait répondu ? ...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire ;  
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;  
Moi, je meurs; et mon âme, au moment qu'elle expire,  
S'exhale comme un son triste et mélodieux.                    (*Méditations poétiques*)

---

Charles BAUDELAIRE (1821-1867).

Recueil : Les fleurs du mal (1857).

*Le mort joyeux.*

## Sonnet.

Dans une terre grasse et pleine d'escargots  
Je veux creuser moi-même une fosse profonde,  
Où je puisse à loisir étaler mes vieux os  
Et dormir dans l'oubli comme un requin dans l'onde,

Je hais les testaments et je hais les tombeaux ;  
Plutôt que d'implorer une larme du monde,  
Vivant, j'aimerais mieux inviter les corbeaux  
A saigner tous les bouts de ma carcasse immonde.

Ô vers ! noirs compagnons sans oreille et sans yeux,  
Voyez venir à vous un mort libre et joyeux ;  
Philosophes viveurs, fils de la pourriture,

A travers ma ruine allez donc sans remords,  
Et dites-moi s'il est encor quelque torture  
Pour ce vieux corps sans âme et mort parmi les morts !

Charles Baudelaire.

## Le voyage

A Maxime Du Camp

I

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,  
L'univers est égal à son vaste appétit.  
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !  
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

Un matin nous partons, le cerveau plein de flamme,  
 Le coeur gros de rancune et de désirs amers,  
 Et nous allons, suivant le rythme de la lame,  
 Berçant notre infini sur le fini des mers :

Les uns, joyeux de fuir une patrie infâme ;  
 D'autres, l'horreur de leurs berceaux, et quelques-uns,  
 Astrologues noyés dans les yeux d'une femme,  
 La Circé tyrannique aux dangereux parfums.

Pour n'être pas changés en bêtes, ils s'enivrent  
 D'espace et de lumière et de cieux embrasés ;  
 La glace qui les mord, les soleils qui les cuivrent,  
 Effacent lentement la marque des baisers.

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent  
 Pour partir, coeurs légers, semblables aux ballons,  
 De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,  
 Et, sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !

Ceux-là dont les désirs ont la forme des nues,  
 Et qui rêvent, ainsi qu'un conscrit le canon,  
 De vastes voluptés, changeantes, inconnues,  
 Et dont l'esprit humain n'a jamais su le nom  
 (.....)

VIII

Ô Mort, vieux capitaine, il est temps ! levons l'ancre !  
 Ce pays nous ennuie, ô Mort ! Appareillons !  
 Si le ciel et la mer sont noirs comme de l'encre,

Nos coeurs que tu connais sont remplis de rayons !

Verse-nous ton poison pour qu'il nous réconforte !

Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,

Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?

Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau !